

NOËLLE LORIOT

Ève

roman

Grasset

L'éditeur a choisi de redonner vie à cette œuvre éditée jusqu'alors uniquement sur un support imprimé pour lui donner l'opportunité de rencontrer un public élargi et participer à la transmission de connaissances et de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps.

Cette version numérisée a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien. Il pourrait donc arriver que le livre reproduise, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

NOËLLE LORiot

ÈVE

roman

BERNARD GRASSET ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES (VI^e)
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT-SIX EXEMPLAIRES SUR ALFA
MOUSSE NUMÉROTÉS ALFA I A 12 ET
I A XIV, CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© by *Éditions Bernard Grasset, 1959.*

A Jean-Charles Pichon

PROLOGUE

*J*E m'appelle Ève et je n'ai pas eu d'enfance. Ma mère et moi, nous n'éprouvions aucune tendresse l'une pour l'autre; elle m'aima de moins en moins à mesure que je grandis, parce que ma croissance la vieillissait. Moi? Ses seins et ses hanches énormes m'ont toujours un peu effrayée, empêchée de bien voir son visage assez beau, ses mains intelligentes.

Je préférerais mon père; je ne prétends pas que je l'aimais. Mais j'admirais sa distinction; sa grande voix, son élégance désinvolte, m'impressionnaient. Tout le temps qu'ils furent ensemble, mes parents ne se parlèrent jamais sans se quereller. J'ai su, depuis, que mon père avait épousé, plutôt

qu'une femme, une dot considérable pour financer l'usine qu'il dirigeait. Quant à ma mère... Pourquoi les femmes se marient-elles ?

Lorsque plus tard ils se furent séparés, je commençai de m'ennuyer, toute la semaine auprès de ma mère chez qui j'étais restée; le dimanche auprès de mon père, installé à Neuilly. Il y avait cependant une différence : la présence de ma mère m'oppressait, je n'osais pas lever les yeux sur sa poitrine imposante au souffle régulier, quand je prenais plaisir à regarder mon père, ses yeux clairs, le nez droit et fin que je tiens de lui, la moustache blonde qu'il lissait souvent, avec précision, d'un geste habituel.

Il y avait une autre différence aussi : mon père ne me parlait jamais des amants de ma mère, tous ces jeunes hommes qui défilaient à la maison, l'un après l'autre, jamais les mêmes, tous agréables à regarder et la plupart gentils avec moi; ma mère, elle, parlait souvent des « grues » qu'entretenait mon père et que je ne voyais jamais. J'aurais

aimé voir une de ces « grues ». Pour moi, le mot n'avait rien de péjoratif. Il m'évoquait des jeunes femmes très élégantes, blondes comme mon père, à la poitrine mince, aux jambes longues. Mais, nulle part dans l'appartement de Neuilly, je n'en trouvais trace, ni linge ni parfum.

Il est vrai que le temps me manquait de chercher beaucoup. Dès le début de l'après-midi, nous partions en voiture pour Armenonville, où nous prenions le thé, invariablement. De peur que je devinsse aussi grosse que ma mère, on limitait à deux le nombre de gâteaux que je pouvais manger. Je n'avais pas cessé un instant de m'ennuyer. Je me vengeais de cet ennui, quand je quittais mon père, en épiant le sourire de soulagement qu'il ne manquait jamais d'esquisser, timidement ; ce sourire, j'en étais sûre, devait aussitôt lui donner des remords, parce qu'il avait du goût pour les « cas de conscience ». Des années plus tard, j'appris qu'il ne recevait jamais de femme chez lui le dimanche soir.

J'avais onze ans quand je découvris l'amour. Ce ne me fut pas une découverte agréable. Ma chambre s'ouvrait sur un couloir, en face de celle de ma mère. Une nuit, un bruit insolite me réveilla : une sorte de gémissement. Je restai immobile, les yeux ouverts dans le noir, attentive et crispée. Le bruit reprit, se prolongea. Il me parut enfin qu'il venait de la chambre de ma mère et que c'était ma mère elle-même qui gémissait. Une seconde plus tard, je m'étais levée, j'avais ouvert sa porte.

Elle était étendue sur son lit, toute nue. Je vis ses jambes d'abord, énormes, curieusement éloignées l'une de l'autre, puis son visage blême, hagard, inoubliable. Entre les jambes et le visage, il y avait le dos d'un homme, nu lui aussi. Et je restai là, tremblante, étonnée de trembler autant que ces deux corps installés l'un sur l'autre, sans penser à m'enfuir, jusqu'à ce qu'un hurlement de ma mère m'eût chassée.

Je venais à peine de regagner ma chambre, lorsque ma mère me rattrapa, et me fit tour-